

## Albert Nguyễn

### Comment vivre sans la bévue devant soi \* ?

#### Un, deux, trois

Dans l'argument rédigé pour ce séminaire j'avais proposé de lire le titre « *Hystoriser*, raconter, écrire l'histoire » équivalent au parcours d'une analyse. J'ai pris une option de lecture qui m'a conduit à modifier l'ordre de présentation du titre et à commencer par : raconter, « l'historisation » en quelque sorte, puis à en venir à l'*hystorisation* et enfin à examiner le registre de l'écriture.

« Raconter » renvoie directement à la façon dont se déroule la cure disons dans ses débuts : c'est le temps durant lequel l'analysant est aux prises avec son histoire et ses chapitres censurés, et durant lequel il s'efforce de rétablir une sorte de continuité en levant les points d'interrogation, les énigmes auxquelles il est contraint de faire face, durant lequel il tente de faire entrer ses rêves dans le fil de l'histoire ou l'histoire dans le fil de ses rêves. C'est le temps de la quête du sens, que modifie ce que Lacan a appelé les rectifications subjectives, qui impliquent sa participation à ce qui lui est arrivé et ce qui lui arrive. La construction du fantasme et la mise au jour des coordonnées significantes du symptôme relèvent de ce temps. Je le résume en disant que l'analysant a un aperçu sur ce qu'il cherche et la mise transférentielle contribue à lever quelques-unes des interrogations qui l'animent. Que pensait Lacan de cette histoire, il l'a dit sans ménagement dans une intervention au congrès de Strasbourg, où il oppose la réalité qu'il dit ponctuelle, de l'ordre du point, à l'histoire : « La réalité est faite de ceci qu'elle est ponctuelle par rapport à ce que j'appellerai l'histoire avec un grand H, la Grande Histoire. Il n'y a que des historioles mais sans doute n'ont-elles pas la même valeur <sup>1</sup>. »

Vient alors le second temps, le temps d'*hystoriser*.

Je commence par ce que Lacan a apporté sur ce point qui fait passer d'une historisation à l'*hystorisation*. L'entrée dans l'analyse et le repérage des identifications ont eu lieu : temps du fantasme. C'est dans la préface à l'édition anglaise commentée ici même qu'il écrit : « D'où ma proposition

que l'analyste ne *s'historise* que de lui-même », et pour qu'on entende bien de quelle proposition il parle, un peu plus loin dans le texte : « D'où j'ai désigné de la passe cette mise à l'épreuve de l'*historisation* de l'analyse, en me gardant, cette passe, de l'imposer à tous parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion mais des éparcs désassortis <sup>2</sup>. »

Remarquons qu'il introduit cette *historisation* en surplomb de cette autre formule : « L'analyste ne s'autorise que de lui-même », qu'il complètera « de quelques autres ». Il faut bien quelques autres pour prendre la mesure de l'épreuve que les passeurs enregistrent. Donc épreuve et non preuve, c'est une indication pour les cartels de la passe. De cette épreuve peut surgir du neuf dans le savoir établi par les formules de Lacan qui ont fait florès : traversée du fantasme, identification au symptôme ou encore extraction de la lettre de jouissance, ou encore le poème. C'est certainement la raison pour laquelle il demandait un effort de doctrine aux cartels.

Il faut se demander ce que comporte cette *historisation*. On en trouve la justification à la fin de l'enseignement dans cette leçon de *L'insu que sait* du 14 décembre 1976. Disons d'abord qu'*historisation* est un néologisme où se lisent à la fois l'hystérie, l'histoire et le tore (une des formes de l'écriture). Dans cette leçon Lacan explicite par trois retournements successifs du tore la structure de la névrose. L'avantage de la démonstration, dès lors qu'il met au jour la structure, en l'occurrence de l'hystérie, fait que cette dernière n'est plus essentiellement féminine, corrélée au féminin, mais que l'hystérique masculin aussi bien est concerné. Ce que montre le développement de Lacan, c'est ce trajet qui va du sujet enveloppé par l'Autre à l'enlèvement du sujet et de l'Autre alors barré pour, au troisième retournement, montrer l'enveloppement de l'Autre par le sujet. Nous sommes là dans le temps pour comprendre de l'analyse, qui débouche sur cette mise au point de la structure subjective, structure de la névrose. La convocation du tore est évidemment cruciale dans la démonstration de Lacan. Au fond il y aurait dans cette opération en trois temps, trois retournements du tore, passage de l'histoire que l'analysant raconte, met en ordre, ce qui lui découvre les torts qu'il a eus dans son parcours ou les torts qui colorent l'histoire familiale transmise, passage donc des torts et des raisons de l'histoire au tore comme figure topologique qui suspend l'association hystérie-femme.

« *S'historise* de lui-même » : la question se pose – s'agit-il de reconnaître ou de s'y reconnaître ? Le processus d'*historisation* qui a commencé avec la dimension de « reconnaître » vire au « s'y reconnaître », qui n'est pas sans résonance avec le « on le sait soi » où le « on » n'est pas celui du fantasme mais cet « on », cet « y » indéfini qui évoque à la fois le *Es*

de Freud, le *it* de Clarice Lispector, le neutre de Blanchot, voire ce que G. Bataille appelle l'autorité (à rapprocher de la question du s'autoriser, et de l'auteur). Quelque chose de l'autorité résonne dans l'autorisation et l'*hystorisation*, et si l'on suit le Blanchot de l'expérience intérieure, « l'expérience est l'autorité et elle s'expie ».

Ce qui je crois s'entend, c'est que si l'analyste s'autorise on peut dire aussi qu'il s'autorisque, et dans l'expérience analytique et dans l'enseignement.

Toujours est-il que Lacan a posé la question de ce « lui », de lui-même. L'analysant s'y reconnaît mais que reconnaît-il sinon ce qui du symptôme est réduit à la lettre ? On pourrait dire que l'analysant a repéré la répétition et qu'il a maille à partir avec le symptôme et la jouissance qui y est corrélée.

J'en viens au troisième terme : écrire.

J'ai parlé de lettre, signe d'écriture, mais je crois qu'on peut dire que Lacan implique l'écriture dans le procès analytique dès le début de son enseignement. L'écriture est au cœur de son enseignement dès le départ. J'en veux pour preuve la barre infranchissable qu'il écrit entre S et s, cette barre à laquelle il fera le sort que l'on connaît dans « Lituraterre » autour de l'écriture du chinois et plus particulièrement de la calligraphie. De la barre on passe au graphe puis au trait unaire, du trait unaire à la barre sur le sujet : \$, et sur l'Autre : A. On peut d'ailleurs noter que les schémas du *Séminaire XI*, les cercles d'Euler qui écrivent le rapport du sujet à l'Autre, sont une écriture. Nous sommes passés de la barre, du trait aux deux cercles enlacés. Et Lacan va continuer d'écrire : les formules de la sexualité, la bande puis la double bande de Möbius et enfin les nœuds.

L'écriture est contemporaine de la logification de la cure, et elle en accompagne chaque étape. Le problème de Lacan, qu'il résout, consiste à faire entrer dans une écriture le trois, ce trois que la névrose veut ignorer. Le séminaire *Les non-dupes errent* en rend compte, il explicite la façon dont Lacan fait entrer le réel issu de son expérience de l'analyse. Nous n'avons plus deux ronds mais au moins trois.

Je fais l'hypothèse que cette écriture fait faire un pas supplémentaire : la trique hystérique telle qu'il l'a présentée comporte en son cœur l'amour pour le père, qu'il appelle armature. L'armature de la structure est ce qui situe la névrose, mais on en reste à deux tores enlacés et sans doute peut-on attendre davantage d'une analyse puisque ce qui est attendu c'est le sujet sans l'Autre, c'est le sujet défait de ses identifications et identifié – avec les réserves que Lacan y a mises – à son sinthome, un sujet qui s'est défait de ce que l'Autre lui a transmis, qui s'est séparé de l'appui du fantasme. L'analyse sur sa fin confère au réel la primauté, aux dépens du

symbolique : sinon comment sortir de l'empire du sens ? Comment aller à la bévue ?

Dans la leçon du 21 décembre 1974 Lacan fait une remarque après avoir examiné le résultat de la coupure qui délivre une double bande de Möbius. La remarque est simple mais elle emporte une conséquence importante, elle donne une définition de l'Une-bévue : « L'Une-bévue est quelque chose qui substitue à ce qui se fonde comme savoir qu'on sait, le principe de savoir qu'on sait sans le savoir. » Et il ajoute à propos de ce « le » de « le savoir » qu'il s'agit de fait de savoir. Si fait il y a c'est fait de discours et alors l'expérience est convoquée.

On a donc trois temps, trois occurrences : « historisation », « hystorisation » pour les deux premiers. Le temps trois, celui de la fin, je propose de l'appeler : « hystourisation », puisque avec les nœuds Lacan va essentiellement aborder la logique des trous, faux et vrai trous. On peut ajouter que si le premier temps est de lecture, le temps deux celui de la structure et donc du manque, le temps trois est celui de l'écriture, écriture du nouveau nœud. C'est d'ailleurs tellement le temps de l'écriture que Lacan, toujours dans la préface, va amener ce développement crucial sur le poème « qui s'écrit malgré qu'il ait l'air d'être sujet ».

Je me risquerai à ajouter à ces trois temps de la lecture-structure-écriture ce qui les noue ensemble : le dire. Pour terminer l'analyse la dit-mension du dire (cf. « L'étourdit ») est requise à partir de la question qu'introduit le réel au temps de l'*hystorisation* : comment rendre opératoire la marque de la répétition qui ne saurait être effacée ? Réponse : par le dire qui noue. C'est ce dire qui pourra nouer ensemble les dits, l'ouï et le jouï.

C'est en relation à cette introduction du réel que j'ai été amené à relire la réponse de Lacan à Ritter.

### La réponse à Ritter <sup>3</sup>

Je suis venu à la lecture de cette réponse de Lacan parce qu'elle m'a paru essentielle par rapport au titre du séminaire, notamment à l'écriture, et je voudrais là l'évoquer. Nombre d'entre vous connaissent cette intervention mais il ne me paraît pas inutile d'en rappeler quelques linéaments.

Ritter pose la question de savoir si l'*Unerkannt*, le non-reconnu, ne serait pas un réel, mais alors quel réel ? Et il se risque à dire : ne serait-ce pas le réel pulsionnel ? Lacan répond longuement, affirmant que s'il y a un réel pulsionnel, « c'est ce que dans la pulsion [il] rédui[t] à la fonction du trou ». Il faut distinguer ce qui se passe au niveau de l'orifice de ce qui fonctionne dans l'inconscient.

Et il choisit un trou bien particulier, l'ombilic, à partir de l'ombilic du rêve, freudien, posant l'analogie entre *Unerkannt* (le non-reconnu) et *Urverdrängt* (le refoulé primordial). De l'ombilic du rêve il glisse à l'autre ombilic, le nombril, marquant que le cordon est de l'enfant. Il introduit là le terme de *parlêtre*, l'enfant est né de ce ventre et pas d'un autre : nœud parole-corps. À partir du *parlêtre* il avance la dimension d'impossible que comporte l'*Unerkannt* : impossible à reconnaître.

Mais, et c'est à mon avis le point, à côté de l'impossible à reconnaître il avance un autre impossible : *Unmöglich*. Ce qui sépare l'*Unmöglich* de l'*Unerkannt*, qui sont deux formes de l'impossible, c'est que l'*Unmöglich* « ne peut ni se dire ni s'écrire » : il ne cesse pas de ne pas s'écrire. Il me semble que cet *Unmöglich* que lâche Lacan va plus loin que l'*Unerkannt* qui comporte le « kennen », connaître, savoir. *Unmöglich*, c'est impossible un point c'est tout, sa racine est *mögen* (plus fort que *wünschen*, souhaiter, impossible à aimer).

Pas étonnant qu'après avoir énoncé cet *Unmöglich* Lacan parle du non-rapport sexuel, en faisant valoir que « le réel qui se spécifie aussi d'un Un, au sens d'un impossible [...] fait que le rapport homme femme est paraxué ». Impossible à écrire : il ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Je voudrais insister sur cet *Unmöglich*, aux caractéristiques particulières : ne peut se dire ni s'écrire. Remarquons qu'il se distingue de ce qui ne pourrait se dire mais pourrait s'écrire. Or, précisément, Lacan dit que ça ne peut pas s'écrire, et c'est en cela qu'*Unmöglich* est important : c'est un impossible à aimer qui marque la coupure définitive, la séparation d'avec l'Autre, la solitude. Ce n'est pas un « ne pas connaître », un « ne pas reconnaître », ni même un *Unbewusst* qui impliquerait un savoir caché, c'est un impossible à savoir : il n'y a nul savoir en ce point d'impossible radical.

Lacan parle du siège d'une spéciale *Erkennung*, « non pas seulement une non-reconnaissance mais une impossibilité de reconnaître le sexe », et cette impossibilité c'est le réel, impensable : « Ce qui fait à proprement parler le réel, c'est un point d'opacité. C'est un point d'infranchissable, c'est un point d'impossible. C'est bien en quoi la notion d'impossible me paraît tout à fait centrale. »

Dans l'analyse c'est bien ce point du trou de savoir quant au sexe dont il s'agit de prendre acte pour terminer l'analyse, à savoir comment l'*ex-sistence* même de ce point opaque et la logique envers-endroit mœbienne se nouent pour tracer leur sillon dans ce que Lacan nomme « le vécu de la vie » qui tamponne la mort. Prendre acte c'est faire passer cet impossible à l'*ex-sistence* et faire que dans leur vie le sujet, l'analyste puissent supporter

ce dehors définitif, qui reste un dehors. (Sans doute pourrait-on rapprocher cette position de celle de Lacan affirmant qu'il n'y a pas de discontinuité entre son conscient et son inconscient.)

J'ajouterai que le *parlêtre* n'a pas le choix : si le réel est voué à l'*existence*, la condition de *parlêtre* repousse (c'est là que joue la pulsion) le sujet du côté de « l'Autre que le réel » et toute la question porte alors sur ce qu'il pourra dire, et vivre de ce dialogue, de cet entre-prêt avec cet inconscient insaisissable, l'inconscient réel et ses bévues. D'où la question que je pose dans mon titre : comment vivre sans la bévue devant soi ?

Comment vivre sans l'Une-bévue ? Je rapproche cette question de cette phrase de René Char qui me semble aller dans le même sens : « Comment vivre sans l'inconnu devant soi ? » qui figure dans le volume *Fureur et mystère*, le Poème pulvérisé, phrase qui m'est apparue comme une réponse à notre titre. En effet, où nous mène ce tryptique « raconter-historiser-écrire » ?

Le commentaire de Lacan sur la bévue se situe dans le débat entre psychologie des profondeurs et psychanalyse, et par la topologie Lacan examine les rapports entre dedans et dehors, endroit et envers, pour faire valoir la continuité du dedans et du dehors et finir par dire qu'il n'y a aucune coupure entre son conscient et son inconscient. Il critique l'*Unbewusst* de Freud de cette manière, il ne le loge pas dans les profondeurs, et introduit la bévue. Elle est très éloignée de la profondeur d'une part, et d'autre part situe le point extrême qu'il déduit de son étude de *lalangue* et du langage pour donner une autre définition de l'inconscient, ou plus exactement pour situer ce qui est le projet affiché au début de *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre* : « Cette année, disons qu'avec cet Insu que sait de l'Une-bévue, j'essaie d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient », et il enchaîne en posant la question du rapport qu'il y a entre l'intérieur et l'identification. Après quoi il rappelle les trois identifications freudiennes pour y ajouter cette identification quatrième, lacanienne celle-là : identification au symptôme.

Une bévue c'est un achoppement, un glissement, un trébuchement, autant de termes qu'on trouve déjà dans la définition de l'inconscient qu'il déploie dans le *Séminaire XI*, qui donne de l'inconscient une tout autre idée, et à l'équivoque toute sa portée.

Aller vers l'inconnu, l'*Unbekannt*, sur la base de cet *Unerkannt*, ce non-reconnu dont j'ai indiqué la sortie proposée par Lacan avec l'*Unmöglich*, l'impossible qui rend compte de l'*Urverdrängung*, aller vers l'inconnu, contrairement à ce que Char suppose, n'implique aucun futur, aucuns lendemains

qui chantent (ce serait plutôt malvenu d'y croire par les temps qui courent), mais au contraire convoque la disponibilité à la rencontre, mais la rencontre de quoi ? D'un savoir qu'on ne sait pas qu'on sait, un savoir sans sujet, autrement dit cet inconscient insaisissable.

Aller vers l'inconnu, comment ne pas évoquer ici le dynamisme du Vide médian que Lacan et Cheng ont ensemble étudié ? « Renommer les choses comme au matin du monde » disait Cheng. Il y a de cela dans l'analyse : les mots sont les mêmes et pourtant ils peuvent être entendus autrement, ils peuvent prendre un sens, un poids que l'analysant ne leur connaissait pas. Je dis les mots, mais ce peut être aussi bien un phonème, une modulation autre, une tonalité autre, une articulation autre. Que l'analyste soit concerné est une évidence, les deux, analysant et analyste, le sont : il s'agit d'ouïr plutôt que jouir... et dire sans doute parce qu'il n'y a pas de meilleure façon d'écrire que de dire, de risquer ce savoir sans sujet que Lacan a promu au cœur de l'expérience analytique. Le poème monte de ce qui est au cœur du nœud : la cause du désir.

Toute la question alors porte sur ce que l'analyste en fera, et c'est si je puis dire une autre histoire : en sera-t-il inhibé ou supportera-t-il son acte ? Pour répondre à cette question rendez-vous par exemple en novembre aux Journées de l'École.

Au terme de ce parcours, je propose de modifier le titre que j'avais donné, « Comment vivre sans l'une-bévue devant soi » selon le modèle proposé par R. Char, de la façon suivante : « Comment vivre sans l'Une-bévue en soi ? ». Selon les données nouvelles de *lalangue* et du nœud borroméen.

*Mots-clés : réel, hystorique, écriture, Une-bévue, Unmöglich.*

---

\* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « *Hystoriser, raconter, écrire l'histoire* » à Paris, le 23 juin 2016.

1. ↑ J. Lacan, « Clôture du congrès de Strasbourg », *Lettres de l'EPF*, n° 19, 1976.

2. ↑ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

3. ↑ J. Lacan, *Lettres de l'École freudienne*, n° 18, 1976.